

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 » » » 14 » six mois.  
 » » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On prend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 15 Avril 1865.

### BULLETIN.

Deux discours sur la convention du 15 septembre, l'un prononcé par M. Thiers, l'autre par M. Emile Ollivier ont occupé toute la séance, jeudi, au Corps législatif.

M. Thiers veut le maintien du pouvoir temporel, ce dogme à la fois religieux et politique; et tout en critiquant la politique suivie, ou plutôt subie par la France en Italie, l'illustre orateur, s'est déclaré partisan du système fédératif, conçu par l'Empereur Napoléon.

Le discours de M. Thiers est un véritable monument d'éloquence parlementaire, et M. Ollivier, malgré tout son talent, a dû éprouver de l'embarras pour improviser une réponse à l'argumentation posée par l'ex-ministre du roi Louis-Philippe.

Cependant, si le jeune orateur n'est pas parvenu à détruire l'effet qu'avait produit sur la Chambre le discours de M. Thiers, il a réussi à se faire écouter, même après lui, avec une attention marquée, ce qui n'est pas peu dire.

L'heure avancée n'a pas permis à M. Rouher de répondre immédiatement comme il le désirait, à MM. Thiers et Ollivier. On a renvoyé à samedi la suite de la discussion.

C'est donc aujourd'hui que se fera entendre l'éloquent organe du gouvernement et il est probable que l'ensemble de l'Assemblée sera voté dans cette séance.

On écrit de Rome que jamais on ne vit autant d'étrangers dans cette ville que pour la semaine sainte de 1865. Ce concours, dit le Journal de Rome, donne la preuve de la vénération, toujours croissante des catholiques pour la Rome papale.

Le Journal de Rome annonce, d'après le dernier compte-rendu des recettes du dernier de Saint-Pierre, qu'il est entré dans des caisses pontificales une somme de

5,376,000 francs. La somme totale recueillie, depuis le mois de septembre 1859 jusqu'à ce jour est de 43,010,400 francs.

Une lettre de Vérone, en date du 9 avril, annonce que la diminution des troupes cantonnées dans le royaume Lombardo-Vénitien sera inaugurée par l'envoi de la cavalerie disponible dans d'autres provinces; déjà deux régiments de hussards ont reçu des ordres de marche et réduisent leur effectif. Des réductions auront lieu aussi dans le train des équipages, des mesures se prennent pour opérer la vente des chevaux surnuméraires. Ces réductions s'effectueront immédiatement après que le feld-zeugmeister de Benedeck, qui est attendu ces jours prochains, sera de retour de Vienne.

Des troubles assez sérieux ont éclaté pendant deux jours, dimanche et lundi, à Madrid.

La Patrie donne sur ces troubles et sur leur cause les détails suivants :

On sait que la reine Isabelle, se préoccupant des nécessités des finances espagnoles, a fait généreusement abandon au Trésor de la presque totalité de son patrimoine. Loin d'accueillir cette libéralité avec la reconnaissance qui lui était due, M. Castelar, professeur d'histoire à l'Université de Madrid et directeur d'une feuille démocratique, publia dans ce journal un article d'une extrême violence, qui était signé de lui, et contre lequel le parquet ne put se dispenser de diriger des poursuites. En même temps, le Gouvernement appelait l'attention du roi sur les faits reprochés à M. Castelar, et le priait d'ouvrir une enquête. L'attitude du chef de l'Université n'ayant point répondu, tant s'en faut, à l'attente du ministère, il dut être procédé à son remplacement.

Tel était l'état des choses, quand, le samedi 8, beaucoup d'étudiants se transportèrent sous les fenêtres de l'ancien recteur pour lui donner une sérénade. Des cris séditieux furent proférés. La police dissipa les rassemblements.

Il résulte d'une dépêche officielle datée du 10 avril, à minuit, que, dans la

soirée du lundi, et à l'occasion de la prise de possession du nouveau recteur, les scènes de désordre ont commencé. Chassés des abords de l'Université, les étudiants se sont dirigés sur la Puerta del Sol, où des hommes du peuple ont fait cause commune avec eux. Les sommations de l'autorité ayant été méconnues, la force publique est intervenue et l'émeute a été énergiquement réprimée. D'après la même dépêche, il avait suffi de la gendarmerie pour obtenir ce résultat.

À minuit la tranquillité était rétablie.

Une dépêche télégraphique du 11 confirme les détails qui précèdent; à cette date, l'ordre n'avait pas été de nouveau troublé.

Une dépêche de Madrid du 12 annonce la mort du ministre du Fomento. Les journaux de l'opposition ont publié, dit la même dépêche, un manifeste pour inviter leurs adhérents à ne pas troubler l'ordre.

J. REBOUX.

Le Messager du Midi publie sous le titre : Dernières nouvelles, les lignes suivantes :

« Une dépêche de Toulon nous annonce que l'Empereur arrivera dans cette ville le 25 avril au soir. Cette nouvelle est officielle. »

« Le bruit court que le lendemain 26, Sa Majesté partira pour Alger avec l'escadre cuirassée; mais cette dernière nouvelle n'a pas encore le caractère de la certitude. »

On écrit de Rome, le 8 avril, au Monde :

La foule des pèlerins est si considérable, que les derniers arrivants ont beaucoup de difficultés à se loger. Les bateaux à vapeur et les chemins de fer versent plusieurs fois par jour comme des flots d'étrangers qui donnent à la Ville-Eternelle un aspect inaccoutumé. Parmi eux, il y a, sans nul doute, des oisifs, des curieux et même des incroyants, mais en général ce sont des chrétiens amenés à Rome par leur dévouement à l'Eglise et au Saint-Père.

On parlait beaucoup à Rome de la fuite d'un homme que l'on a dit le secrétaire du roi François II. Cet homme aurait, a-t-on ajouté, emporté des papiers compromettants. Ce personnage avait, sous Ferdinand II, les archives de la police. Quand éclata la révolution, il s'y jeta avec ardeur et devint un des chefs du mouvement. Homme de calcul, cependant, et formé à la triste école de la police napoléonienne, il avait soustrait des archives la correspondance de Ferdinand et de François II avec les ministres, relative aux affaires de police, et fit un jour proposer au roi exilé à Rome de livrer ces dossiers.

Naturellement, le roi accepta; mais on ne sait par suite de quelle négligence ces papiers, renfermés dans une caisse, sont toujours restés à Naples. Une fois en rapport avec quelques personnages de la cour l'homme dont il est question se mit à rendre des services tels, qu'étant un jour surpris, il dut précipitamment abandonner Naples et chercher un refuge à Rome. A Rome, il continuait à servir depuis longtemps d'une façon très-utile en entretenant des relations à Naples. Mais, soit inconstance, soit dégoût de certains procédés de ses compatriotes, il a fait l'aveu au gouvernement italien de tout ce qui s'était passé, et a obtenu de rentrer en faveur près de la révolution, à la condition de livrer les dossiers restés à Naples.

Le télégraphe nous a appris que des courses de chevaux ont eu lieu à Roma Vecchia (à quatre milles de Rome), et qu'un cheval du nom de Palestro, envoyé de Naples par le prince Humbert, s'est abattu et a échoué dans la première course; mais, ajoute la dépêche, « il est resté vainqueur dans le steeple-chase engagé entre des chevaux italiens. » Ce dernier détail est inexact. Le cheval vainqueur dans le steeple-chase appartient au fils du prince Doria; il était monté par un gentleman anglais, M. Spier. On lui avait donné une jaquette verte et jaune, couleurs de la maison Doria; ne voulant pas avoir l'air de porter une livrée, M. Spier jeta pardessus une écharpe blanche, de sorte qu'il se trouvait porter les trois couleurs italiennes.

M. Spier, dont les sentiments sont bien connus, n'y avait pas songé, et au premier moment personne n'y prit garde. Mais les italianismes qui se trouvaient là, éblouis par les trois couleurs, le prirent pour le comte Brandolini, de Padoue, aide-de-camp du général La Marmora, qui montait Palestro; ils se sont montrés singulièrement vexés d'avoir battu des maus au triomphe de ce gentleman, surtout lorsqu'ils le virent recevoir un bouquet des mains de

S. M. la reine de Naples. Quant à Palestro et au comte Brandolini, ils ont couru deux fois : la première, ils sont restés en arrière la seconde, le cheval s'abat, se couronne, le cavalier, jeté à dix pas de sa monture, est relevé couvert de boue, au milieu des huées et des sifflets.

De nouveaux faits de brigandage ont eu lieu, et les détachements français et pontificaux ont agi tantôt unis et tantôt séparés. Il y a quelques jours, deux soldats français sont tombés au pouvoir d'une bande qui les a entraînés dans une forêt aux environs de Casamari. Ces deux Français, menacés d'une triste fin, ont supplié le chef de leur accorder la vie, prétextant qu'ils n'étaient point armés, ni en expédition, et qu'ils étaient allés simplement se rafraîchir au monastère de Casamari. Sur ce, le chef de brigands a répondu : Eh bien, je veux savoir si vous dites la vérité. Et il écrit à l'abbé mitré de Casamari. Celui-ci s'est aussitôt rendu dans la forêt, a attesté que les Français étant venus demander l'hospitalité au monastère, il les avait reçus en toute simplicité selon le costume, et a exigé que le brigand les lui eût fait, ce qui a été fait. — Eugène TACONET.

Le paquebot la Plata, arrivé à Southampton, le 13 avril, apporte la nouvelle que des faits révolutionnaires se sont produits au Pérou :

Le 28 février, le colonel Prado, préfet d'Arequipa, aidé des principaux officiers et des 1,000 hommes de troupes qui composaient la garnison d'Arequipa, a commencé le mouvement par une déclaration publique portant que le général Perez a cessé d'être le chef de la république parce qu'il a violé la constitution et les lois du pays, en concluant un traité en janvier dernier avec l'amiral espagnol. Le colonel Prado invite tout le pays à se joindre au mouvement et à placer à la tête du gouvernement une personne ayant des droits légitimes à la présidence. Le port Islay a immédiatement suivi le mouvement et le colonel Gamio, arrivé d'Arequipa dans cette ville pour s'emparer de la douane, a escompté cinquante pour cent des impôts à percevoir. Par ce moyen, il a réalisé 70,000 dollars. Les insurgés se sont emparés aussi de 80,000 dollars envoyés par le gouvernement pour payer les troupes. Le 1<sup>er</sup> mars Arica Moquehua et les troupes de Tacua se sont joints au mouvement et sous l'influence de Montero, deux navires péruviens ont été livrés aux insurgés. Une

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 14 AVRIL 1865

— N° 8 —

UN

## MARIAGE EN PROVINCE.

CHAPITRE V.

DENISE.

(Suite.)

Quant à Jacques, Denise lui accordait plus d'attention : elle avait trop vu le monde pour ne pas comprendre le but de ses pensées; sans les encourager positivement, elle les entretenait; certaines femmes aiment infiniment respirer l'encens qui s'échappe d'un cœur jeune et brûlant. Denise trouva cette réminiscence de Paris fort agréable à rencontrer au fond d'une province où elle comptait s'ennuyer mortellement.

Cependant Jacques en vint peu à peu à se formuler des espérances positives, et par conséquent son esprit aborda les projets sérieux. En quelques semaines, Jacques sentit son éloignement pour le mariage disparaître graduellement, et commença à ébaucher des rêves de bonheur dans le cadre de la vie conjugale.

Si le comte avait connaissance de l'amour de son fils pour Denise, il ne semblait pas le désapprouver, car il faisait fréquemment l'éloge de la jeune fille, et ne rappelait pas à Jacques les projets de voyage à Paris, qui par aissait tout à fait abandonnés.

Un jour, Denise s'éta it montrée plus séduisante que jamais; elle avait remué tous les cœurs en chantant avec une expression admirable la divine romance du Saule.

Le comte vit Jacques très-impressionné, et jugea le moment venu de rompre le silence.

Le père et le fils restèrent seuls sur la terrasse, quand Denise remonta en voiture avec sa nourrice, pour retourner à Toulon. Jacques suivait du regard le tourbillon de poussière soulevé par les roues de la calèche, et, pour la première fois de sa vie, son œil était rêvé.

« Jacques, lui dit son père en posant sa main sur son épaule, à quoi penses-tu ? — Moi, mon père ? fit le jeune homme en tressaillant, je ne sais... — Je le sais, moi ; veux-tu que je te le dise ? »

— Vous le savez ? — Tu penses à la belle fille qui vient de nous quitter. — C'est vrai, répondit Jacques. — Et tu l'aimes ? — C'est encore vrai, mon père. — Eh bien ! mon fils, que veux-tu faire ? — La demander en mariage, mon père, si vous le permettez. — C'est un bon parti, dit le comte, et une charmante fille. — Qui cela ? demanda la comtesse en survenant.

— Denise de La Pinède. — Sans doute ; et qui veut l'épouser ? — Jacques. — Jacques ! vraiment ? s'écria la comtesse.

— Il en est amoureux. N'avez-vous pas vu cela ? — Et à quoi l'aurais-je vu ? reprit naïvement la comtesse.

Mme de Védelle, mariée par convenances de famille à un homme plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans, n'avait connu de sa vie un amour autre que l'amour de Dieu.

« Jacques, dit la comtesse, tu veux épouser Denise ; as-tu bien réfléchi ? — Oui, ma mère ! — Lui crois-tu toutes les qualités qui rendent un homme heureux ? — Je l'aime, ma mère ! — Tu me réponds comme un roman, mon enfant ; tu l'aimes ; cela ne suffit pas. — Ma mère, elle est aussi noble que nous, et elle a cinq cent mille francs de fortune ; cela n'est pas un roman. — Oui, mais elle est bien jolie, Denise. — Allez-vous trouver que la mariée serait trop belle ? demanda Jacques en riant. — Ta mère a raison, dit le comte ; la grande beauté de Denise peut n'être pas un élément de bonheur. — Elle est très-mondaine, ajouta la comtesse. — Elle aime les louanges, les hommages ; c'est son droit, elle est ravissante. — Allons, dit le comte, tu n'es déjà plus, mon cher Jacques, dans l'état d'esprit où l'on raisonne juste ; le mieux est de te laisser faire ; tu as vingt-neuf ans ; épouse Mlle de La Pinède, si c'est ton goût. — Merci, mon père ; et vous, ma mère

— Si je te conseillais, moi, maternellement et consciencieusement, de renoncer à cet amour, que ferais-tu, Jacques ? » Jacques garda le silence.

« Epouse-la donc, ajouta la comtesse avec un soupir, et que Dieu te fasse heureux ! »

Jacques embrassa sa mère comme lorsqu'il avait huit ans, il se jeta ensuite au cou de son père, puis, entrant précipitamment dans la maison, il cria :

« Vincent, mon cheval, à l'instant ! — Où vas-tu ? lui demanda le comte. — A Toulon, mon père. — Quoi ! dès aujourd'hui ? — Pourquoi retarder mon bonheur ? D'ailleurs, le jour est bien choisi : Denise quitte demain le deuil ; elle verra que j'ai gardé le secret de mon amour jusqu'au jour où, sans froisser ses susceptibilités, je peux lui demander d'être ma femme. — Va, » dit le comte.

Une heure après, Jacques galopait sur la route de Toulon.

Le lendemain, de grand matin, il rentra dans l'avenue d'oliviers, couvert de poussière comme un courrier de cabinet. Il avait l'air bouleversé.

« Qu'arrive-t-il, Jacques ? demanda la comtesse en venant au-devant de lui. — Ce que nous n'avions pas prévu, ma mère. — Quoi donc ? grand Dieu ! — Elle me refuse. — Est-ce possible ? Te refuser, toi ! répéta-t-elle d'un accent où se peignait la déception de l'orgueil maternel. — Elle me refuse positivement. — Et le motif ? — Elle est fiancée à un cousin, un baron de Mallarme. — Elle l'aime ?

— Il a un million ! dit amèrement Jacques. — Elle était fiancée, et nous l'avait caché !... — Tenez, ma mère, reprit Jacques en retrouvant son sang-froid, n'en parlons plus ; c'est une coquette ! Décidément, je pars pour Paris dans quinze jours. »

### CHAPITRE VI

SOLLICITUDES.

Plusieurs jours se passèrent ; il ne fut plus question de Denise au château. Jacques digérait mal sa disgrâce, et la dissimulait en s'occupant activement des préparatifs de son départ ; le comte et la comtesse, pour ménager le chagrin de leur fils, évitaient de parler de la fièvre héri-tière ; Georges, qu'on n'avait mis au courant de rien, continuait à rester enfermé dans son silence habituel.

Un matin, comme il prenait son fusil et se préparait à partir pour la chasse, il se croisa dans le vestibule avec son frère : Jacques s'arrêta. Il fut frappé de l'air accablé de son frère et de sa pâleur.

« Es-tu malade, Georges ? lui demanda-t-il. — Non, frère ; pourquoi me fais-tu cette question ? — Je te trouve mauvais visage. — Je vais bien, reprit Georges, je vais très-bien. — Je ne trouve pas cela. Depuis quelques jours, tu as beaucoup changé. Il faut te soigner. — Je vais à la chasse ; cela est bon pour ce que j'ai.